

La Cité du Soleil

et autres récits héliotropes

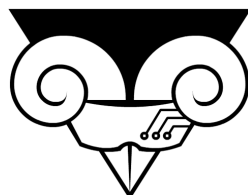
Ugo Bellagamba



La Cité du Soleil

et autres récits héliotropes

Ugo Bellagamba



e-Bérial'



Le Béalial' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béalial', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-168-4

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : décembre 2010

Version : 1.0 — 01/12/2010

Illustration de couverture © 2003, Benjamin Carré

© 2003, Le Bélial', pour la première édition

© 2010, Le Bélial', pour la présente édition

Sommaire

LA CITÉ DU SOLEIL	1
SOMMAIRE	4
UNE PLACE AU SOLEIL.....	6
LA CITÉ DU SOLEIL	8
L’APOPIS RÉPUBLICAIN	73
DERNIER FILAMENT POUR ANDROMÈDE	137
BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE SUR L’UTOPIE ET TOMMASO CAMPANELLA	194

*Pour Anne,
qui, chaque jour, transforme le réel en utopie
et, balayant mes doutes et mes ténèbres,
me pousse vers le soleil...*

Une place au soleil

Préface de Thomas Day

La contrée des écrivains est une géographie complexe et accidentée, peuplée d'ethnies diverses parlant les dix mille langues de l'amour et de la haine. À mes yeux, en dehors de quelques auteurs réellement inclassables, trois grandes ethnies parcourent ces paysages : ceux qui écrivent pour gagner de l'argent (faiseurs doués et tâcherons que l'on s'autorisera à lire pour la détente), ceux qui écrivent pour clamer leurs idéaux (pour conserver la Mémoire du Monde ou converser avec icelle), et enfin ceux qui écrivent pour ne pas sombrer dans la folie ou, tout au moins, combler ce gouffre en eux. Personnellement, je revendique mon appartenance à cette dernière catégorie, je me sens comme Stephen King : je suis mon propre psychothérapeute — et si ma psychothérapie arrive à me rapporter quelque argent, pourquoi pas. Je suis *on the edge*, mais j'en ai conscience.

N'ayant aucune folie à soigner (ou qu'il souhaite voir soignée), Ugo Bellagamba, pour sa part, appartient à la deuxième ethnologie, celle des historiens et -philosophes, des conservateurs de musée, des humanistes qui voudraient que les Lumières éclairent les zones d'ombre du Monde. Courageux, il a choisi d'exercer son talent littéraire dans le domaine de l'Imaginaire (plutôt que dans celui des sciences humaines). Et c'est sans doute involontairement qu'il s'est placé dans les pas du grand Robert Silverberg. D'ailleurs, force est de constater qu'il y a entre le plus grand écrivain de science-fiction vivant et Ugo Bellagamba des points communs évidents : l'amour de l'archéologie, l'amour des civilisations autres, des futurs lointains, de l'Histoire revisitée qui devient uchronie, dystopie, utopie.

Fort de trois textes d'une rare ambition, le recueil que vous avez entre les mains constitue l'acte de naissance d'un des plus grands talents de demain. Il y a dans les longs récits d'Ugo Bellagamba l'étincelle que les trentenaires tels que moi ont, pendant quelques années, discernée chez le Serge Lehman de la grande époque (« Dans l'abîme », « Le Livre des ombres », « Nulle part à Liverion »...). Une envie, donc, une saine ambition. Celle de raconter des histoires, de mettre en lumière des personnages, mais aussi des idées, des concepts, des décors.

Les personnages d'Ugo Bellagamba sont en quête. Enflammés par la vie et le désir qui en découle, ils cherchent la connaissance, la justice, la plénitude. Ils cherchent ces choses magnifiques dans le passé (l'utopie selon Campanella), dans le futur (les cordes cosmiques, Andromède) et dans l'Autre (la civilisation extraterrestre de « L'Apopsis Républicain », dont on ne saura rien ou presque). Leur quête a un sens et, d'une certaine façon, Ugo est cet homme qui, naïvement, tend le Graal au roi Arthur en lui disant : « Buvez », cet homme à qui le roi demande : « Où as-tu trouvé le Graal ? », cet homme qui répond : « Je ne sais pas, mon Roi... Tout ce que je sais, c'est que vous aviez soif. »

Bien sûr, une telle hagiographie mériterait quelques bémols : on peut reprocher à Ugo Bellagamba son usage immodéré des adjectifs et des adverbes en « ent », on pourrait parfois railler le manque de densité de ses personnages. Arrêtons là, sa plume est jeune, souple ; elle a tout le temps de mûrir, de s'affirmer, de devenir un scalpel. Et quand cette métamorphose sera achevée, ce ne sera plus un enfant illégitime de Robert Silverberg qui nous parlera du monde, mais un écrivain sans nul autre pareil, un créateur d'univers passionnant qui trouvera sa place quelque part entre Jean-Jacques Nguyen et Claude Ecken.

Une place de choix.

Une place au soleil.

Thomas Day

La Cité du Soleil

*Le siècle futur jugera de nous,
Car le présent crucifie toujours ses bienfaiteurs,
Mais ils ressuscitent, au troisième jour ou au
troisième siècle.*

Lettre de Tommaso Campanella au Grand Duc
Ferdinand II de Médicis, en date du 6 juillet 1607.

*Tu es temple vivant, statue et vénérable visage
Du Dieu véritable, fuste et flambeau suprême.
Père de la Nature et roi bienheureux des astres,
Vie, âme et sens de toute chose seconde ;
Sous les auspices de qui, tu tiens, philosophant,
Merveilleuse école à la première Sagesse.*

Poème de Tommaso Campanella « Al Sole »,
Scelta n°89.

1.

La disparition

Après avoir repoussé une mèche de cheveux châains en arrière, Laura Firpo parcourut le hall du regard. Une première fois, très vite, glissant sur les silhouettes, puis plus lentement, fouillant avec méthode la marée de visages qui hantait l'espace vitrifié.

Paul n'était pas là. Pourtant, juste avant son départ de Lima, elle lui avait laissé un message, lui rappelant le jour et l'heure de son retour.

Après un mois de séparation...

Durant toute la descente de son vol sur Marignane, Laura avait imaginé leurs retrouvailles : Paul l'aurait attendue en sirotant un café, engoncé dans ce *Burberry's* élimé qui lui venait de son grand-père italien. Il aurait été là, sa tasse de café dans une main, un bouquin dans l'autre, et l'esprit *ailleurs*, perdu dans des univers imaginaires. Mais, dès qu'elle aurait manifesté sa présence en le fixant avec ce regard teinté de reproche qu'il prétendait adorer, il aurait tout lâché pour l'enlacer... Une fois à Marseille, ils auraient déposé ses affaires chez elle, auraient fait l'amour, sans attendre. Puis, Paul l'aurait amenée au Vallon des Auffes, sur la basse corniche. Après le dîner, ils auraient marché jusqu'à la Porte de l'Orient. Laura lui aurait raconté les péripéties de sa mission d'enseignement en Amérique du Sud et donné les informations qu'elle avait glanées pour lui sur les civilisations précolombiennes. Enfin, ils seraient rentrés et se seraient endormis l'un contre l'autre...

Quelqu'un bouscula Laura, un jeune père pressé de serrer son enfant dans ses bras. Elle les regarda, sentit qu'elle ne pouvait pas rester indéfiniment figée au beau milieu du hall d'arrivée. Paul devait *forcément* se trouver dans les parages. Jugeant qu'il lui restait encore du temps avant de pouvoir récupérer ses bagages, elle avisa le Relais Hachette de l'aérogare.

Il ne peut être que là !

Il n'a pas regardé l'heure !

Laura sourit.

Paul et ses bouquins. Il en achetait tellement qu'il ne savait plus où les mettre ni dans quel ordre les lire. Cela relevait du compulsif. Il lui arrivait même de racheter un titre qu'il avait déjà, au seul motif que la couverture de la réédition lui plaisait.

La jeune femme entra dans la librairie et, très rapidement, dut se rendre à l'évidence : Paul n'était pas là non plus. Il n'était pas venu la chercher.

Laura sentit croître sa déception. Elle fouilla dans son sac, trouva et alluma son téléphone portable. Paul avait dû être retenu à la Fac. C'était la seule explication.

Après tout, la période des examens va commencer...

La consultation de sa messagerie la laissa perplexe : aucun message. Après une seconde d'hésitation, elle appela le domicile de Paul. La sonnerie retentit, une fois, deux fois, et, à la troisième, le répondeur s'enclencha. Laura n'eut pas le plaisir d'entendre sa voix : il n'avait jamais pris le temps de remplacer le message automatique d'origine. *C'est tout lui, ça !* Paul ne s'occupait jamais des petits détails matériels, ce qui, parfois, avait le don de la mettre sur les nerfs. Elle attendit le bip.

« C'est moi, Laura. Je suis arrivée à Marignane, mais tu n'es pas là... Je ne sais pas pourquoi. Écoute, je vais me débrouiller toute seule, rentrer à Marseille en taxi. Dès que tu le pourras, donne-moi de tes nouvelles... J'ai hâte de te retrouver. »

Voilà. Et puisqu'il refusait de se doter d'un téléphone portable, il restait injoignable...

Chassant d'une main sa contrariété, Laura retourna vers la zone de débarquement attribuée à son vol et récupéra ses bagages. Elle jeta un coup d'œil nerveux vers l'entrée du hall, repérant les files de taxis. Il lui tardait de quitter cet aéroport indifférent. Son sac de sport sur le dos et sa lourde valise à la main, elle sortit dans l'air doux de la mi-mai.



Laura s'apprêtait à faire signe à l'un des chauffeurs de taxi, lorsque son portable sonna. Elle s'en saisit précipitamment et décrocha sans prendre soin, comme elle en avait l'habitude, de regarder de qui provenait l'appel.

" Ma chérie, te voilà enfin.

— Bonjour maman, répondit Laura sans enthousiasme.

— Tu as l'air exténuée, ma fille. J'espère que Paul est bien venu te chercher ? »

Et voilà, ça commence. Sa mère avait le don d'appuyer là où ça faisait mal. Laura trouva une explication plausible, espérant que cela suffirait pour changer de sujet.

« Non. Il avait un cours.

– Et bien, il aurait dû le reporter et être là pour toi... »

Laura soupira. Elle n'aurait jamais dû décrocher. En dépit de son amour, sa mère restait égale à elle-même : cinglante et possessive. Depuis que sa fille unique avait eu quinze ans, elle ne pouvait s'empêcher de s'immiscer dans ses relations affectives, lui prodiguant conseils appuyés et remarques acides, autant d'attentions dont Laura se serait volontiers passée...

« Dîneras-tu avec nous, ce soir ? reprit sa mère d'une voix un peu brusque.

— Non, maman, je...

— Tu passeras la soirée avec ton cher Paul, c'est ça ? Quand je pense qu'il ne s'est même pas déplacé, alors que tu reviens d'un long séjour à l'étranger. Nous aurions dû venir, je l'avais bien dit à ton père... »

Laura faillit lui raccrocher au nez.

« Comment va Papa ? »

— Comme d'habitude. Á croire que tous les docteurs qu'il voit sont des incompetents. Pour tout te dire, je pense que...

— Maman, coupa Laura. Tu tombes mal. Mon taxi m'attend. Je dois te laisser. »

Elle coupa la communication et rangea son téléphone. En quelques phrases, sa mère avait réussi à la pousser d'une simple déception aux premiers symptômes d'une crise d'angoisse. Elle regarda une nouvelle fois en direction des bornes de taxis. D'autres vols avaient atterri, les gens se pressaient aux portes automatiques et venaient alimenter une longue file d'attente boursouflée de bagages. Si elle avait immédiatement pris un taxi, elle n'aurait pas eu à attendre. Mais maintenant...

Une voix familière la héla dans son dos.

L'espace d'une seconde, la joie la submergea, mais elle réalisa qu'elle s'était trompée en se retournant. Ce n'était pas Paul.

Décidément ! Tu parles d'une réussite, ce retour !

« Bonsoir, Professeur Firpo, s'écria un jeune homme élancé. Quelle coïncidence ! Je savais que vous deviez rentrer pour le début des examens du second semestre, mais je n'avais pas la date exacte. Je suis venu accompagner un ami sur le départ et voilà que je tombe sur vous. C'est un signe... Avez-vous fait bon voyage ? Puis-je vous aider ? »

Surprise par le flot de paroles et l'enthousiasme qu'elles véhiculaient, Laura dévisagea l'impromptu un moment.

Il s'appelait Cheb Mahdi. Il était d'origine kabyle et faisait partie de ses assistants. Elle dirigeait ses recherches doctorales et il avait la charge des travaux dirigés accompagnant les trente-six heures de son cours semestriel sur l'Histoire des Institutions. Étant le plus avancé de ses thésards, Cheb remplaçait Laura en amphitheâtre lorsqu'il lui fallait s'absenter. S'il faisait un travail formidable, démontrant de vraies qualités d'enseignant et de chercheur, leur relation prenait une tournure qui ne lui plaisait guère. Depuis quelques mois, il l'invitait souvent à déjeuner, orientait la discussion sur des sujets plus personnels que professionnels, recherchait sa compagnie, sans jamais, toutefois, devenir pressant. Laura n'excluait pas la formation de liens d'amitié entre elle et ses assistants, mais l'expérience lui avait appris que cela pouvait être source de problèmes.

« Bonsoir, Cheb, dit-elle dans un savant mélange de réserve et de douceur. Je m'apprêtais à prendre un taxi.

— Monsieur Grimal n'est pas venu vous chercher ? »

La jeune femme perçut la fausse ingénuité de sa question.

« Il a dû avoir un empêchement.

— Je vois... », fit Cheb, évasif.

Cheb était un garçon brillant, gentil, plein de charme, toujours direct, ce qu'elle appréciait particulièrement. Mais cette immixtion faussement involontaire dans sa vie privée, le reproche informulé qui y était contenu, confirmaient ses appréhensions. Cheb l'admirait, cela ne faisait aucun doute. Mais cette admiration confinait à la vénération, ce qui était plus gênant. Au début, Laura avait refusé d'y croire. Mais les signes de l'affection de son assistant s'étaient multipliés, de plus en plus *transparents*. Laura comprit qu'elle ne pouvait plus faire l'économie d'une explication. Ce n'était toutefois ni l'endroit ni le moment.

Il reprit la parole, après un silence gêné.

« Professeur, si vous le permettez... Je peux vous raccompagner, puisque je rentre à Marseille. »

La première impulsion de Laura fut de rejeter la proposition.

Mais elle jeta un coup d'œil à la rangée de taxis, qui s'amenuisait alors que la file des passagers ne désarmait pas. À peine eut-elle hoché la tête que Cheb Mahdi prit sa valise. Ils se dirigèrent vers le parking. L'instant d'après, ils quittaient l'aéroport. Quand la vieille Coccinelle blanche de Cheb emprunta la voie d'accès à l'autoroute en direction de Marseille, Laura commença à se détendre. Dans une vingtaine de minutes, trente au plus si le trafic était dense, elle serait chez elle.



Le trajet ne fut pas aussi désagréable que l'historienne l'avait supposé. Cheb fut un modèle de délicatesse, lui laissant engager la conversation lorsqu'elle le désirait, conduisant en silence le reste du temps, en laissant, avec l'approbation de Laura, la voix de Césaria Evora meubler l'espace entre eux.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans les quartiers Nord de Marseille, Laura expliquait à Cheb les détails de son périple en Amérique latine. Au moment où la Coccinelle s'engagea dans la rue Sainte, remontant cette voie étroite qui longeait le Vieux-Port, leur conversation se porta naturellement sur les modalités et les sujets de l'examen de fin de semestre. En sortant de la voiture, juste devant la boulangerie qui vendait les traditionnelles « navettes » phocéennes que Paul appréciait tant, Laura remercia son assistant. Ce dernier la gratifia d'un large sourire doublé d'un regard évocateur. Embarrassée, elle se détourna. Le temps qu'elle retrouve ses clés dans le fond de son sac à dos, Cheb Mahdi et sa Coccinelle blanche avaient disparu derrière la masse claire de la cathédrale Saint-Victor.



L'appartement sentait le renfermé. La première chose qui attira le regard de Laura, fut le répondeur. Elle n'avait que deux messages, ce qui n'avait rien d'étonnant car son départ avait été prévu longtemps à l'avance. Elle les écouta tout en ouvrant les volets : le bureau des examens attendait ses sujets et son amie Julie lui proposait un dîner pour la semaine suivante. Il y avait aussi plusieurs messages raccrochés. Sa mère, probablement.

Mais de Paul, rien.

Laura se vautra dans le gros fauteuil près du téléphone, à la recherche d'une sérénité qui se refusait. Elle réfléchit. Les séances de travaux dirigés en histoire des idées politiques, dont Paul avait la charge à la Faculté d'Aix-en-Provence, se terminaient généralement tard, surtout les dernières avant l'examen, celles que les étudiants, avides d'indications, prolongeaient à n'en plus finir. Décidée, Laura se saisit du téléphone et appela le Centre d'Histoire des Institutions auquel Paul et elle étaient rattachés. En attendant la communication, elle jeta un coup d'œil à sa montre. 19 heures. Il y avait de fortes chances qu'elle ne trouve personne à qui parler. Elle allait raccrocher lorsqu'une voix retentit dans le combiné.

Une voix jeune et lasse. *Un assistant.*

« Centre d'Etudes et de Recherche en Histoire des Institutions et des Idées Politiques.

— Bonsoir, ici Laura Firpo.

— Oh... Bonsoir, Madame le Professeur. Puis-je vous aider ?

— S'il vous plaît. Savez-vous à quelle heure finissent les travaux dirigés d'idées politiques de Monsieur Grimal ?

— Les TD de Monsieur Grimal ?

— Oui.

— Et bien, Madame, c'est à dire que... »

L'assistant paraissait gêné.

« Oui ? insista-t-elle.

— Monsieur Grimal a interrompu ses cours depuis deux bonnes semaines. Pour raisons de santé, il me semble... »

Secouée par cette révélation inattendue, Laura garda le silence. À l'autre bout du fil, l'assistant parut s'agiter.

« Voulez-vous que nous tentions de lui téléphoner ? Si c'est urgent, Madame, je peux certainement... »

— Non, merci, le coupa Laura d'une voix sèche. C'est inutile. Bonsoir. »

Elle raccrocha. Elle s'en voulait d'avoir été si désagréable.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire.

Aller chez Paul. Il l'attendait sans doute là-bas, cloué au lit par une fièvre maligne, incapable de répondre au téléphone. Elle prit à peine le temps de déballer ses affaires ; elle voulait y être au plus tôt. Pour ce faire, il lui fallait la voiture de ses parents. Elle reprit une nouvelle fois le téléphone et, prête à en découdre, composa le numéro des Firpo. Dix minutes plus tard, elle marchait d'un pas alerte vers l'appartement familial, tout proche. Et elle avait pris soin d'emporter son double des clés de l'appartement de Paul.

Au cas où...

Au volant de l'antique Citroën grise, un véhicule qu'elle détestait, Laura s'engagea sur la longue ligne droite du boulevard du Prado, passa devant le Grand Pavois, tour de verre et de béton qui, tel un phare privé de sa lampe, se dressait au croisement du Prado et de l'avenue menant à la mer.

Il n'y avait pas trop de circulation. *Une chance !*

Dans quelques minutes, elle serait chez Paul.

Alors que sa voiture dépassait le Stade Vélodrome, Laura se laissa submerger par les souvenirs. Au seuil de leurs retrouvailles, elle éprouvait le besoin de remonter aux sources de son amour pour Paul.

Elle se remémora le jour où, jeune thésard, il avait donné sa première conférence. Lors des traditionnels cycles de conférences dans l'amphi David, certains lundis d'automne, en fin d'après-midi, la lumière du couchant enveloppait la Faculté de sa radiation orangée et révélait la richesse chromatique de la pierre de Rognes. Ce jeu entre minéral et lumière fascinait les étudiants bien plus que les propos de celui qui se tenait sur la chaire, qu'il s'agît d'un assistant faisant ses premières armes d'orateur ou d'un vieux professeur à la diction sentencieuse. Rares étaient les intervenants capables de focaliser l'attention des étudiants sur leur sujet. Il leur fallait aller la pêcher à la ligne vibrante de la voix, par la conviction, le rythme, parfois la dérision ou la digression.

Un défi.

Laura se souvenait avoir échoué à cette épreuve : sa communication sur « Les étapes de la crise politique de la fin de la République Romaine » n'avait recueilli que peu de suffrages. Les lois agraires des frères Gracques, la tentative de restauration aristocratique de Sylla, la dictature militaire de Pompée, les victoires de César elles-mêmes, son génie politique et sa fin dramatique : rien n'avait trouvé grâce auprès des étudiants. La *parfaite lumière* de la Provence qui s'endort avait tout éclipsé. Jusqu'à la conclusion audacieuse de Laura opérant un rapprochement entre son sujet et la crise de la démocratie en Occident, une tentative de sensibiliser les *premières années* sur l'importance de l'héritage institutionnel de la République romaine, aisément occultée par les royaumes d'or, d'ocre et de pourpre, que le soleil déclinant projetait dans les yeux de l'assistance.

Nul ne peut lutter contre ça.

Nul, excepté Paul.

Lorsqu'il était passé sur la chaire, trois ans plus tôt, pour présenter un extrait de ses recherches sur l'utopie, Paul avait subjugué l'auditoire, éclipsé le soleil couchant et forcé l'admiration de Laura, peut-être son amour. Elle ne se souvenait plus du titre exact de sa communication, mais celle-ci concernait « La Cité du Soleil », l'utopie de ce moine dominicain, Tommaso Campanella, qui, en plein cœur de la Renaissance, avait proposé ce qui constituait peut-être le plus abouti des systèmes communistes de son temps et l'hommage le plus direct à l'héliocentrisme, aux théories de Copernic et de Galilée, battues en brèche par l'autorité pontificale et toute l'Église catholique.

Paul Grimal avait commencé par saluer son public, puis s'était levé. Sans dire un mot. Il s'était saisi d'une craie blanche et avait dessiné sur le tableau, derrière lui, le symbole « ⊙ » entouré d'une série de cercles concentriques.

« Du fond de son cachot froid et sombre où l'avait jeté la Sainte Inquisition en 1600 et dans lequel il passa vingt-sept années de sa vie, Campanella n'avait qu'une seule lumière pour le guider :

celle d'une cité solaire bâtie à l'image de l'Univers, symbiose idéale entre le politique et le cosmologique... », avait-il déclaré en se retournant.

Puis il avait repris sa place, ajusté le micro sans se presser et attendu encore quelques secondes pour se concentrer sur son propos. Enfin, il avait commencé sa démonstration, sans brillance particulière, mais avec grande conviction. Et pendant les vingt-cinq minutes qu'avait duré sa conférence, aucun étudiant n'avait soufflé, aucun n'était sorti. Pas un n'avait détourné les yeux de la chaire. Tous avaient *écouté*, certains prenant des notes avec frénésie. Laura s'en souvenait parfaitement, Paul l'avait impressionnée. C'était comme si, porté par la voix de l'apprenti conférencier, le petit dessin esquissé sur le tableau noir s'était extrait de la surface plane et avait pris corps au centre de l'amphi, hologramme de mots et d'idées tournant sur lui-même. À la fin de la conférence, plusieurs étudiants avaient prolongé la séance en posant des questions auxquelles Paul avait répondu le plus simplement possible. Puis, à la sortie de l'amphi, les plus timides l'avaient encore retenu, au point, Laura sourit à ce souvenir, d'exaspérer son directeur et les membres du Centre, qui l'attendaient tous pour boire la traditionnelle coupe de Champagne sanctionnant l'*épreuve du feu*. Laura avait regretté de ne pas avoir découvert elle-même les talents de celui avec qui elle flirtait depuis plusieurs mois. À cette occasion, elle l'avait vu sous son meilleur jour, fascinant, sûr de lui, unique.

Maintenant qu'elle y repensait, il semblait évident à Laura que, lors de cette première conférence, Paul s'était révélé à lui-même. Il avait toujours déclaré se placer du côté de l'enseignement, préférant l'exercice de la transmission du savoir en termes clairs et synthétiques à celui de la recherche pure, érudite. Paul avait toujours jugé cette dernière plutôt frileuse, voire sclérosée. Ainsi, il avait dû se battre longuement avec son directeur de recherches, revenant à la charge, de semaine en semaine, pour lui faire accepter ce sujet marginal sur l'utopie.

L'utopie avait été longtemps dénigrée dans les départements historiques des facultés de droit. Elle l'était encore, d'une certaine manière. La plupart des *grands pontes* la considéraient comme un sujet littéraire dénué de pertinence juridique. Laura savait que, dans sa thèse sur « La Cité du Soleil », Paul avait la ferme intention de démontrer le contraire : parce qu'elles proposaient toutes des systèmes sociaux et institutionnels idéaux, les utopies se plaçaient au cœur de la réflexion juridique et politique prise dans son historicité. Celle de Campanella en était un exemple flagrant, son auteur ayant été simultanément utopiste, philosophe, réformateur social et révolutionnaire. Malheureusement, Paul n'avait pas encore convaincu son entourage professionnel, et la soutenance de sa thèse, déjà repoussée plusieurs fois suite à des désaccords importants avec son directeur de recherches, promettait d'être houleuse. Si tant est qu'elle finit par avoir lieu. De fait, Paul avait commencé ses travaux la même année que Laura, et, si elle venait de réussir son agrégation, lui se débattait toujours dans la phase de rédaction, entamant sa septième année de doctorat. Il était un cas plutôt atypique dans l'enceinte intellectuelle de la Faculté. Au-delà de son assurance à l'oral, de la passion qu'il mettait dans ses travaux, il s'adaptait mal aux contingences universitaires et montrait une certaine fragilité.

Peut-être l'aimait-elle aussi pour ça...



Réalisant qu'elle arrivait à destination, Laura ralentit, tourna à droite, coupant la contre-allée, et entra dans le parc entourant le bâtiment rectangulaire dressé sur ses pilotis de béton.

Paul habitait Le Corbusier. Plus précisément, la seule unité d'habitation bâtie à Marseille par l'architecte éponyme, en 1952. Son originalité architecturale et son aura culturelle marginale, avaient fait du Corbusier le refuge privilégié des intellectuels, écrivains, artistes de toutes chapelles, tous séduits par sa structure communautaire. Les Marseillais avaient pris l'habitude de le surnommer *la Maison du Fada*.

Laura gara sa voiture assez loin du bâtiment, les places plus proches étant occupées. Elle marcha vers la voile de béton formant le paravent de l'entrée principale, faisant crisser le gravier sous ses pas. Elle voyait le Corbusier dans le sens de la longueur, légèrement de biais.

Bâti sur quinze paires de pilotis de béton brut, distribués de part et d'autre du socle massif qui abritait l'entrée principale, l'unité d'habitation Le Corbusier se présentait comme un rectangle couché. Quatre couleurs égayaient, en alternance, les balcons : rouge, jaune, vert, bleu. Au neuvième et dernier étage, une grande terrasse comprenait une école primaire, un gymnase et une piscine. Elle offrait un panorama sans pareil sur le littoral d'un côté et le massif rocheux de la Sainte-Baume de l'autre. Le bâtiment abritait également un hôtel, un restaurant et des bureaux commerciaux au troisième étage. Il avait été conçu comme une structure autosuffisante, à vocation autarcique. *Un peu à la manière des cités grecques telles Sparte ou Athènes*, se dit l'historienne. Naturellement, ce qui avait séduit Paul, c'était la dimension utopique de cette communauté rectangulaire. Pour lui, Le Corbusier était la matérialisation d'une société idéale semblable à celles décrites par Platon, Sir Thomas More ou encore, évidemment, Tommaso Campanella. Bref, la demeure rêvée de tout utopiste qui se respecte.



Laura passa les baies vitrées de l'entrée principale tout en jetant un coup d'œil aux *bonshommes modulator* gravés dans le béton, symboles de la gestion idéale de l'espace selon Le Corbusier. Elle se remémora les explications de Paul, intarissable à ce sujet.

Dans un essai intitulé *La Ville Radiieuse*, Le Corbusier avait insisté sur la nécessité de « *mesurer, proportionner, harmoniser la hauteur, la largeur et la profondeur, afin d'introduire une unité de proportion* », une sorte de nombre d'or de l'urbanisme. Cette unité parfaite procédait d'un rapport harmonique entre le corps humain et son entourage. Les concepts-phares de l'architecte visionnaire faisaient écho au souci d'harmonisation de l'espace et du corps social, caractéristique des utopies. Seule changeait la forme : circulaire pour les utopistes classiques, rectangulaire pour les architectes contemporains.

Laura l'avait vite compris : en emménageant au Corbusier, Paul avait voulu jeter un pont entre utopie et quotidien. Matérialiser sa passion.

La jeune femme s’avança d’un pas décidé vers les ascenseurs. Elle était seule dans le large hall. Le gardien la salua brièvement et se replongea dans son journal. Elle réalisa plus tard qu’elle n’avait même pas pensé à lui demander s’il avait vu Paul ces derniers temps...



L’ascenseur s’éleva. Laura eut à peine le temps de contempler son reflet dans la glace de la cabine : visage un peu crispé, l’air angoissé, presque défaitiste. Septième étage. Les portes s’ouvrirent avec un petit son de cloche. Laura s’engagea dans le couloir et avisa la première porte, peinte en vert. Appartement 736. En trois années de vie au Corbusier, Paul n’avait jamais pris la peine de mettre son nom, ni sur la porte ni sur la boîte aux lettres.

Pourtant, Laura se souvenait des disputes lorsqu’il avait voulu la convaincre de s’installer au Corbusier. Elle avait refusé et le projet d’un logement commun avait finalement avorté, moins du fait d’un réel désaccord entre eux que par un souci réciproque de se réserver une part d’intimité. *À moins*, se dit Laura en contemplant l’enfilade des portes jaunes, bleues, rouges et vertes qui contrastait avec l’uniformité noire du sol lustré, *que ce ne soit par faiblesse, par peur de s’engager*. Pensive, elle se saisit de la petite clé – au moins un signe concret de leur lien affectif – et ouvrit la porte de l’appartement.

« Paul ? Tu es là ? C’est moi ! »

La seule réponse qu’elle reçut fut celle du panorama, point de vue à couper le souffle, à peine borné par les fines structures de la fenêtre et le petit canapé Premier Empire qui s’y appuyait. Le soleil courtisait les eaux marines étales et les flancs clairs du littoral. Le spectacle était magnifique. Quelques voiliers, perdus dans l’immensité, minaudent avant de rentrer au port. Le mistral avait dû souffler toute la journée, car le ciel se paraît déjà de l’éclat des premières étoiles.

Laura resta là un moment, puis détournant son regard, referma la porte derrière elle.

Si Paul avait été présent, elle l’aurait trouvé en train de contempler le panorama, assis dans l’un des deux grands fauteuils rouges qui, exception faite du canapé, constituaient tout le mobilier de la pièce. Ou alors, elle aurait perçu, venant de la grande pièce du dessous, qui faisait office à la fois de chambre et de bureau, la musique sans laquelle Paul ne pouvait travailler.

Pas de musique, pas de Paul, soupira-t-elle.

Laura se défit de son manteau, l’abandonnant sur la rambarde protégeant l’accès à l’escalier. Elle descendit les marches spatulées qui, assemblées dans un style *yacht-club*, suggéraient l’assimilation de la construction à un voilier immobile, pris entre mer et soleil. La première chose qu’elle regarda, une fois en bas, fut l’ordinateur, l’outil de Paul par excellence.

Il était éteint.

Deuxième mauvais signe.

L’ordinateur était la première chose que Paul allumait en se levant et la dernière qu’il éteignait en se couchant. Tous les résultats de ses recherches reposaient dans la machine. L’ordinateur éteint signifiait un départ de Paul pour un temps relativement long.

Laura remarqua, de surcroît, que l'unité portable, ce prolongement un rien futile, mais indispensable pour Paul, de sa station de travail, ne se trouvait pas non plus à sa place habituelle, au pied de la bibliothèque jouxtant le bureau. Voilà qui étayait la thèse que la jeune femme redoutait : celle d'une absence prolongée.

Cette constatation négative suscita toutefois dans l'esprit de Laura sa première réflexion réellement constructive. Elle savait que Paul utilisait tantôt l'ordinateur portable, tantôt la station fixe, qu'il transférait régulièrement tous ses fichiers de l'un à l'autre pour mieux en assurer la sauvegarde. Elle tenait donc un élément de réponse : la date du dernier enregistrement des documents de thèse sur l'ordinateur de l'appartement lui fournirait la date à laquelle Paul avait quitté les lieux. Laura s'assit sur la chaise à roulettes et, se penchant vers l'unité centrale, alluma la machine. Pendant la séquence de démarrage, elle se laissa aller en arrière tout en respirant profondément : dans une minute, elle en saurait davantage...



Laura prit un moment pour regarder le fond d'écran choisi par Paul : un bitmap de la gravure originelle de *L'Utopie* du Chancelier d'Angleterre, Sir Thomas More, comportant, à droite de la carte détaillée de l'île idéale en quadrichromie, l'ésotérique alphabet de ses heureux habitants.

Sa passion des structures utopiques confine à l'obsession, se dit-elle.

La jeune femme lança une recherche sur les derniers fichiers consultés et/ou modifiés. Les occurrences les plus récentes remontaient à plus d'une semaine. Compte tenu de la régularité avec laquelle Paul pianotait sur le clavier et faisait ses sauvegardes, c'était un résultat *inquiétant*.

Laura mesura soudain toute la gravité de la situation.

Paul est vraiment parti !

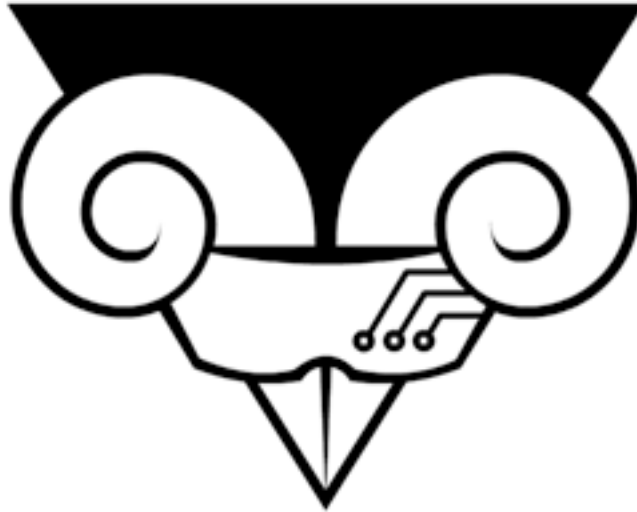
Elle regarda fébrilement autour d'elle, le souffle court, à la recherche d'un message, un mot griffonné sur un bout de papier, n'importe quoi. Il n'y avait rien. Ni sur le bureau en bois laqué ni sur celui, virtuel, de l'ordinateur. Rien dans la cuisine, rien dans la bibliothèque.

Rien sur le lit.

Elle n'avait pas la moindre piste... Tout ce qui avait pu se passer dans la vie de Paul la semaine dernière restait un mystère. Un événement l'avait contraint à partir, précipitamment. Quelque chose l'avait empêché, l'empêchait encore, de la contacter.

Et, à moins que leur histoire n'ait été que mensonge et qu'il ait délibérément choisi de la quitter sans un seul adieu, Paul devait avoir de sérieux problèmes. Torturant la souris, elle ouvrit le traitement de texte. Le dernier document consulté par Paul traitait des civilisations précolombiennes. Elle le parcourut attentivement. En guise d'introduction, il avait écrit :

« Un autre facteur a pu inspirer l'utopie de Campanella : la découverte de l'Empire Inca par les conquistadors espagnols lors de l'ouverture vers le Nouveau Monde. Tel qu'il apparut aux explorateurs



e-Béalial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Cet ouvrage est le treizième livre numérique des Éditions du Béalial' et a été réalisé en décembre 2010 par Clément Bourgoïn d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-045-8).